

* A PARTIR
DE ZERO *

* Beard Observe

or any or an

JAN 15 Mensuel

Surface approx. (cm²): 2060 N° de page: 31-40

Page 1/10

« À PARTIR DE ZÉRO »

> Benoît Chantre

A up d d d m

u printemps 1909, Charles Péguy sort d'une crise personnelle grave. Mais il reprend son effort, celui d'un nageur infatigable qui remonterait le cours d'un fleuve : « Il ne dépend pas de nous que le monde aille de travers. Il ne dépend malheureuse-

ment pas de nous que ce peuple, le premier des peuples, tombe ou ne tombe pas à des formes incessamment renouvelées de démagogies et de déchéance. Il dépend de nous que cet instrument admirable, que nous avons forgé en quinze ans d'épreuves, par quinze ans de labeur, tombe ou ne tombe pas inutilisé. (1) » « Cet instrument », cet organon, ce sont les Cahiers de la quinzaine, entreprise d'édition unique en son genre, « cahiers » régulièrement adressés à des « amis et abonnés ». C'est cette œuvre que Péguy lègue aux générations qui vont suivre. Lieu de mille rencontres, tissage de mille voix. « J'éclate tellement dans ma création », fera-t-il dire à Dieu, dans le Porche du mystère de la deuxième vertu. On n'a pas encore repéré l'ensemble des pseudonymes derrière lesquels il s'est caché, dans les nombreux commentaires, notes ou préfaces qui accompagnent chaque texte publié, comme pour le protéger avant le « duel » décisif avec le lecteur – celui-là même qui a vocation à devenir un « collaborateur ».



N° de page : 31-40

Page 2/10

Pour qui s'interroge, cent ans après sa mort, sur ce que fut l'œuvre de Péguy, c'est la totalité des « séries » qu'il faudrait envisager à partir d'une autre perspective. Il faudrait prendre de la hauteur, et voir ce que Péguy laissa en partant à la guerre : une communauté précaire

et fragile, quelques « derniers élus » avant la déflagration. Ce petit groupe, c'est ce qui reste de la « cité harmonieuse » rêvée et décrite dans un « premier dialogue » publié sous le pseudonyme de Pierre Baudouin, en juin 1898. Ce qui reste de la cité recouverte par la cité bourgeoise. Ces derniers compagnons ne vont pas tarder à se disperser, saluant au passage leur « cher Péguy » (2).

Benoît Chantre est président de l'Association recherches mimétiques, fellow de la Fondation Imitatio et membre associé du Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine (ENS Rue d'Ulm). Il est l'auteur de plusieurs livres d'entretiens et d'un essai sur Charles Péguy (Péguy point final, Le Félin, 2014.

À défaut d'avoir pu subvertir le règne de l'argent, lui-même a achevé son œuvre en publiant l'une après l'autre ses plus belles proses. Il sait qu'elles seront lues, fût-ce cent ans après sa mort ; que d'autres, qu'il ne connaît pas, reprendront le flambeau. À condition que sa mort soit « située », et que l'œuvre décolle à la bonne altitude. De ce point de vue, les rhétoriques nationaliste ou cléricale ont pesé lourd, qui nous ont masqué ce que cette mort avait de paradoxal. En même temps qu'elle est un « point d'incarnation », la fin de Péguy est un « arrachement » : une entrée dans l'histoire qui permet d'en sortir.

Ce point final nous renvoie donc à un « point d'origine », c'est-àdire à Marcel. Premier dialogue de la cité harmonieuse. La cité harmonieuse, « la mieux harmonieuse des cités que nous pouvons vouloir » (3) existe déjà dans l'esprit de son auteur. Elle est là, comme un possible non réalisé, une utopie à laquelle la mort de Péguy donnera un lieu et un temps, comme dans le christianisme des premiers siècles chaque mort d'un juste rendait plus concrète la possibilité du Royaume. Cette cité existe en puissance, mais n'y existent pas « les sentiments de ce que nous, qui vivons dans la société mésharmonieuse, nous nommons la jalousie, qui est plus malsaine et pire que la haine, parce qu'elle est la malfaçon de l'amour [...] Ainsi les citoyens de la cité harmonieuse n'ont pas les sentiments que nous nommons les sentiments de l'émulation, de la rivalité, de la concurrence, les sentiments de la guerre civile, de la guerre

N° de page : 31-40

Page 3/10

étrangère, de la guerre économique, de la guerre militaire, de la guerre privée, de la guerre publique, les sentiments de l'ambition publique, de l'ambition privée, l'animosité, la colère, la vengeance, la rancune, l'envie, la méchanceté » (4). Bref, tout ce devant quoi Péguy va se dire « vaincu » au moment de fermer la porte sur son atelier. Mais le projet initial, qui motiva ses engagements socialiste et dreyfusard, dont la « reprise » légitima ensuite la fondation des Cahiers de la quinzaine, ce projet n'était-il qu'une utopie ? C'est ce testament qu'il faut réinterroger.

Posons-nous donc, cent ans après, la question qui préoccupa Péguy plus qu'aucune autre, et posons-la dans les termes de son métier. Devrons-nous nous contenter, dans le monde littéraire et intellectuel, de cette concurrence effrénée, qui homogénéise toutes les publications et toutes les créations? N'y aurait-il pas dans l'éthique des Cahiers de la quinzaine, des ressorts de colère et d'espérance qui vaudraient encore pour aujourd'hui? Mise en place pour remonter le cours du fleuve, résister « à toutes les démagogies », à tous les entraînements politiques ou publicitaires, l'entreprise de Péguy constitue « un foyer de résistance à la démoralisation croissante, je veux dire au moins à cette désintégration, à cette débâcle, à ce désastre pour ainsi dire croissant ; à cette défection perpétuelle ; à ce désarroi de l'esprit et des cœurs » (5). Analogues à son socialisme originel, qui se voulait « une opération de remise en ordre », les Cahiers de la quinzaine sont montés contre le « désordre bourgeois », ce qu'on appellerait aujourd'hui la « financiarisation », où l'argent va à l'argent, et où celui qui perd, par un phénomène très mystérieux, attire celui qui donne:

« Nous avons vu des centaines et des milliers et des millions de francs s'engloutir dans les journaux, de toutes sortes, dans les périodiques, dans les ligues et associations, dans l'action parlementaire, dans les opérations électorales. Qu'en reste-t-il? (6) »

Comment ne pas être frappé, à un siècle de distance, par le parallèle? Nous en sommes là aujourd'hui, à l'heure de ce qu'on appelle pudiquement le « dépassement des frais de campagne ». Notre poli-

N° de page : 31-40

Page 4/10

tique est en crise, réduite à une course à la présidence, ce « césarisme républicain », dirait Péguy, où le « bourgeois voltairien » et le « bourgeois catholique » deviennent équivalents dans leur va-et-vient pendulaire. Notre presse est exsangue et sous perfusion, comme s'il fallait maintenir un simulacre d'information. Des journaux prestigieux deviennent la proie d'investisseurs qui se servent, on ne sait pourquoi, de ces tonneaux des Danaïdes pour perdre chaque jour des sommes plus faramineuses. De même pour les maisons d'édition, achetées, revendues, rachetées, devenues la proie de grands groupes qui, dans ce jeu de chaises musicales, homogénéisent de plus en plus leurs productions, les rendent équivalentes. Dans ce nivellement de toutes les valeurs, réduites à leur « cotation », ce sont les idées qui trinquent. Le fleuve quitte son lit, déborde, c'est littéralement tout un système d'information et d'enseignement qui se liquéfie, part en liquidités. Péguy écrit, quelques semaines avant de partir à la guerre :

« Le journal, la plus grande invention depuis la création du monde et certainement depuis la création de l'âme, car il touche, il atteint à la constitution même de l'âme. Le journal, seconde création. Spirituelle. Ou plutôt commencement, point d'origine de la décréation. Spirituelle. (7) »

Cette affaire est donc très grave.

Il nous faut remonter le fleuve à notre tour, revenir à cette splendide et augurale Lettre du Provincial, qui n'ambitionnait rien moins, en 1900, que de « dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse » (8). Les Cahiers publieront donc « à la quinzaine », des « renseignements », des « documents », des « compte rendus sténographiques »:

« Il y aura dans tes cahiers beaucoup plus d'édité que d'inédit. Mais il y a tant d'inédit que tout le monde connaît d'avance, il y a tant d'édité que tout le monde ignore. (9) »

N° de page : 31-40

Page 5/10

Publier, ce n'est donc pas se lancer dans une course à l'originalité, dans l'arène de la « cité mésharmonieuse ». Publier, c'est disposer autrement des textes qu'on croyait connaître. C'est aussi ressortir des textes de l'oubli et les remettre dans un nouveau contexte qui les nourrit et qu'ils éclairent. C'est opérer d'autres tissages, d'autres tapisseries avec d'anciens motifs. Sur cette basse continue pourront alors se détacher des voix nouvelles et singulières. Il y eut vite au programme des témoignages, des reportages, des essais, des pamphlets, des romans ou des poèmes. Mais ce fut, comme par hasard, le moment où les collaborateurs commencèrent à se plaindre du sort qui leur était fait, à regretter des décisions de calendrier - bref, où « les sentiments de ce nous nommons la jalousie » ressurgirent. Péguy ferma la porte et partit à la guerre.

Nous pouvons aujourd'hui revenir dans l'atelier. Les œuvres sont là, bien classées, bien éditées, résistant encore obstinément à ce monde des « pensées toutes faites » qu'il prophétisa – un monde qui, à nouveau, cède à une logique absurde et accélérée, « finit en politique ». Au lieu de réinvestir leurs bénéfices dans le développement et la pérennité de leur organon, les entreprises d'information et d'édition, comme toutes les autres, se liquéfient sous la pression des actionnaires. Plongeons joyeusement dans le même fleuve et tentons, si c'est possible, de noyer nos concurrents. Mais descendons le fleuve, ne le remontons pas, surtout - ce serait être un « intellectuel », c'est-à-dire tout sauf un éditeur. Volons en passant le plus d'idées nouvelles, quitte à détruire ce que nous avons inventé, pour produire quelque chose de plus « original » encore. Ainsi les best-sellers se suivent et se ressemblent, l'un chassant l'autre, provoquant des ruptures de digues. L'argument, on ne peut que l'approuver, est qu'avec l'argent gagné pourront être pris d'autres risques, soutenus les auteurs de demain. Mais cet argument restera hypocrite tant que les mœurs éditoriales ne seront pas changées, qu'un budget en appellera un autre, dans cette spirale ascendante et frénétique sanctionnée par un bilan comptable. L'argument restera hypocrite tant que l'argent gagné ne servira pas à changer le système. Les auteurs ne doivent pas être « débauchés ». Il importe de les éduquer à éduquer un public et à s'éduquer eux-mêmes dans cette éducation. Il faut les inviter à devenir eux-mêmes l'instrument qui les supporte. Telle fut la leçon de Péguy. Elle vaut plus que jamais pour aujourd'hui.

N° de page : 31-40

Page 6/10

Le culte de la nouveauté est fondé sur une obsession très perverse de l'autre. Le discours managérial est de plus en plus obsédé par la compétition, la concurrence, et interdit toute véritable innovation. Cherchant à « éveiller le désir » - comme le proxénète Pandarus, dans Troïlus et Cressida de Shakespeare, contemplant le désir des autres qu'il manipule -, les stratégies commerciales s'épuisent en épuisant leur matière sociale : sous prétexte d'ouvrir des marchés, elles vident un monde de sa substance. Jamais une société n'aura à ce point méprisé ceux qui continuent d'acheter ce qu'on leur vend. Jamais les journalistes et les éditeurs n'auront à ce point méconnu leur métier. Péguy, qui avait vu cela venir, voulut plus modestement constituer une « compagnie », comme on disait au XVIe siècle, une association d'hommes libres. Là commençait son « socialisme d'enseignement ». Il s'opposa, sa vie durant, à cette frénésie concurrentielle qui travaille à détruire son propre environnement. Il voulut constituer un public, construire des fidélités, toujours nouer de nouvelles relations. D'où le principe de la « série » : la parution régulière, « à la quinzaine » au départ, puis de façon plus espacée, mais toujours au même rythme, de ces cahiers qui eurent de nombreux successeurs. N'oublions pas Camus, dans les Cahiers du Sud, et son éloge de Péguy dans l'Homme révolté; n'oublions pas non plus les Cahiers politiques où Marc Bloch publie « La vraie saison des juges » quelques mois avant d'être fusillé.

Mais à un moment donné, le crédit qui avait fait des Cahiers de la quinzaine l'une des revues économiquement les plus saines de Paris (10), se dissipa. Le système d'abonnement, de fidélité, du fait de l'ingratitude du gérant qui se plaignait de l'ingratitude de ses « collaborateurs », entendus maintenant dans le mauvais sens parce qu'ils se vendaient au plus offrant -, ce système finit par se défaire. Le désistement des chevilles ouvrières de l'entreprise, partant chercher le succès ailleurs, alors qu'on les avait eux-mêmes fait « partir de zéro » (11), provoqua un effet de dominos. Et Péguy de se laisser aller à un constat amer à l'égard du « parti intellectuel » :

« Dans ce système ce seraient toujours les mêmes, le troupeau, la foule, qui paieraient et liraient ; et toujours les mêmes, les quelques-uns, les petites unités, les fortes

Surface approx. (cm²): 2060 N° de page: 31-40

Page 7/10

têtes, qui ne paieraient pas et publieraient toujours. Et moi, supportant constamment des misères pires, des détresses cumulées, je serais l'ordonnateur de ces pompes. Une telle conception ne m'étonnerait pas de la part de nos modernes démocrates. (12) »

Cette remarque en dit beaucoup sur la perte de l'éthique « auctoriale » (ingratitude des auteurs), mais aussi de l'éthique éditoriale (cynisme des éditeurs), car l'un ne va pas sans l'autre. La même erreur ruina le beau projet des Universités populaires, quand des professeurs, pourtant très bien intentionnés, « firent la classe au peuple », qui n'était là, c'était clair, que pour écouter les professeurs. Il faudra attendre les camps de prisonniers de la Seconde Guerre mondiale pour que « travailleurs manuels » et « travailleurs intellectuels » soient à nouveau réunis. Et Simone Weil s'inscrira, à son corps défendant, dans le sillage de Péguy, en écrivant *l'Enracinement*.

Les prophètes sont aveuglés par leur colère. Dans ce qu'ils disent, il faut trier. La leçon des *Cahiers de la quinzaine* pourrait alors être entendue à condition que fût ressaisi l'esprit du fondateur.

« Je dis: pour que nous fussions hors de ces quinze ans de misère, pour que nous pussions échapper un peu à cette misère perpétuelle, travailler dans le peu d'aisance et de prospérité qui est indispensable au travail, il faudrait, et il suffirait, que tous nos collaborateurs fussent encore abonnés aux cahiers. (13) »

Ce que Péguy défend ici, de façon excessive, c'est un phénomène de voûte, comme disent les sociologues : la nécessité qu'un auteur, non seulement soutienne comme un autre l'entreprise qui se risque à le défendre, mais fasse aussi souscrire les gens qui le soutiennent. Une logique associative est au cœur de la « coopérative » qu'il cherche à mettre en place, lui qui, plus qu'aucun autre, croit en la force des idées. La communauté se crée, s'étoffe, à chaque cahier nouveau. L'idée prend chair de peuple. Mais elle ne doit jamais se prostituer,

N° de page : 31-40

Page 8/10

se livrer au marketing, qui n'est rien d'autre que l'industrie du désir, l'épuisement d'une énergie créatrice (et d'un public) dans des ruses de manipulateur.

Tous, lecteurs et auteurs, participent alors du même projet. C'est ce que Péguy appelle, réfléchissant de façon révolutionnaire à l'acte de la lecture, « l'opération commune du lisant et du lu » (14). Où l'on voit que sa poétique rejoint sa politique. Le « gérant » préface, de son écriture inimitable, les cahiers qu'il risque à la lecture, et ces préfaces finissent par devenir des cahiers autonomes. Un même drame, celui de la lecture, se rejoue à chaque fois dans ses proses, où le lecteur est convoqué à résister à l'entraînement rhétorique, à l'entraînement politique, à l'entraînement publicitaire, pour devenir auteur à son tour au moment même où il lit son « cahier ». Les lecteurs, devenus auteurs (de augeo, « accroître ») au cours de leur lecture, recréent ainsi, augmentent une communauté perdue. Ils restaurent une « patrie » détruite par les lâchetés universitaires, les lâchetés économiques et les lâchetés politiques. Ce qui se joue dans l'acte de la lecture doit donc se répéter dans l'économie de l'organon, où chaque auteur et chaque lecteur deviennent du même geste « amis et abonnés » – et suscitent, dans cette adhésion propre à leur lecture commune, une contagion de l'abonnement.

Relisons, pour comprendre cet évangile, le finale de Notre patrie, texte écrit en 1905, au moment où Péguy rompt avec la simonie des politiques, et en appelle non pas au peuple (danger du populisme), mais à une communauté invisible (cible et matière de son « socialisme d'enseignement »):

« Ce que les gens qui se rencontraient se communiquaient, ce n'était pas la nouvelle, ce n'était que la confirmation, pour chacun d'eux, d'une nouvelle venue de l'intérieur ; la connaissance de cette réalité se répandait bien de proche en proche ; mais elle se répandait de l'un à l'autre comme une contagion de vie intérieure, de connaissance intérieure, de reconnaissance, presque de réminiscence platonicienne, de certitude antérieure, non comme une communication verbale ordinaire ; en réalité c'était en lui-

N° de page : 31-40

Page 9/10

même que chacun de nous trouvait, recevait, retrouvait la connaissance totale, immédiate, prête, sourde, immobile et toute faite de la menace qui était présente. (15) »

La nouvelle ne se communique pas à tout le peuple de Paris, mais à « huit ou neuf cents personnes », écrit Péguy, soit grosso modo aux abonnés des Cahiers de la quinzaine. Personne, que je sache, ne s'était encore fait la remarque.

La menace en question n'est donc pas uniquement celle de l'invasion allemande, parce que ce texte est un cahier et qu'il participe d'un certain contrat de lecture. La menace, c'est aussi le monde des « pensées toutes faites » fomenté par le journal, ou par une « situation faite » à l'édition soumise aux lois de la publicité et d'un certain rapport aux librairies – situation qui fragilise à chaque « lancement » (comme on lance une « bombe », la métaphore est constante) la liaison très fragile de l'auteur à son lecteur. Ce lien spirituel doit s'incarner, devenir un lien économique et politique, dans le sens proudhonien d'une philosophie des producteurs. Il produira alors une « âme collective » (16). Et voici que réapparaît un célèbre couplage. Péguy écrira dans Notre jeunesse, en 1910, que « tout commence en mystique et finit en politique ». Il ne s'agit pas là d'une formule pamphlétaire. Certes, les bâtiments mal fondés s'écroulent. Mais la formule veut dire aussi que la mystique va vers la politique – qu'une fois « ressaisie » dans l'économie de la lecture et celle, très concrète et financière, des Cahiers de la quinzaine, elle retissera des liens défaits dans les désordres économiques et politiques. Car la politique était déjà, à cette époque, la face grimaçante de l'économie.

Alors, Péguy et après ? Le changement est possible, à condition que nous changions nous-mêmes. Tout le reste est démagogie.

« L'éditeur actuellement et comme homme d'affaires ne peut pas, ne peut plus faire cette opération qui consiste à inventer, à créer de la valeur, à partir de zéro. Pour constituer une valeur positive. Et de fait, ils ne le font plus. (17) »

N° de page : 31-40

Page 10/10

Péguy exagère encore, mais il dit aussi quelque chose de nouveau. Il exagère pour son propre temps, car Apollinaire et Proust sont déjà là. Mais exagère-t-il pour le nôtre? Réfléchissons un peu avant de répondre. Rappelons-nous que cette œuvre nous observe de la hauteur qu'un siècle lui a fait prendre. Ne parlons donc pas trop vite d'injustice ou de rage pamphlétaire. On n'aurait là qu'un des versants de la réception de l'auteur, celui qui nous arrange. Tentons plutôt l'effort contraire et « rebroussons » le propos, en remontant à la colère qui le déclencha. Nous saisirons alors la vérité de Péguy, celle pour laquelle il est mort.

- 1. « Nous sommes des vaincus », in Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, sous la direction de Robert Burac, tome II, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, p. 1317. Ce texte célèbre sur l'édition fit l'objet d'un commentaire de Bernard Grasset : « Une mystique de l'édition », dans Évangile de l'édition selon Péguy. Commentaires et souvenirs suivis de Considérations sur un arrêt récent, André Bonne Éditeur, 1955.
- 2. Mentionnons la réédition de Notre cher Péguy de Jérôme et Jean Tharaud (préface de Camille Riquier, Ad Solem, 2014) et contentons-nous d'espérer une réédition prochaine de l'indépassable livre de Jules Isaac, Expériences de ma vie. Péguy, Calmann-Lévy, 1959.
- 3. Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 55.
- 4. Idem, p. 71; c'est Péguy qui souligne.
- « Nous sommes des vaincus », in Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome II, op. cit., p. 1323.
- 6. Idem, p. 1322.
- Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome III, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 1306.
- 8. Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome I, op. cit., p. 291.
- 9. Idem, p. 298.
- 10. Géraldi Leroy, Charles Péguy l'inclassable, Armand Colin, 2014.
- 11. « Nous sommes des vaincus », in Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome II,
- op. cit., p. 1334.
- 12. Idem, p. 1332.
- 13. Idem, p. 1318.
- 14. Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome III, op. cit., p. 1007.
- 15. Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome II, op. cit., p. 60.
- 16. Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome I, op. cit., p. 78.
- 17. « Nous sommes des vaincus », in Charles Péguy, Œuvres en prose complètes, tome II, op. cit., p. 1334.